



LA CRÈCHE.

LE PARDON

Conte de Noël

I

Tous les ans, la veille de Noël, on voyait M. Lucien Parmé descendre par le même train, à une petite station de la ligne Paris-Brie-Comte-Robert, et se diriger vers une villa qui s'élevait toute blanche sur un mamelon, à deux cents mètres de la gare.

Arrivé à la grille, il sonnait; un domestique venait lui ouvrir, et, après avoir traversé un grand jardin précédant la maison, il était introduit dans le salon où Mme Parmé l'attendait.

Les premiers instants étaient généralement pénibles; leur entretien se coupait de silences brefs dans lesquels on sentait un embarras réciproque.

M. et Mme Parmé vivaient, en effet, séparés depuis longtemps. Leur union, inféconde d'ailleurs, n'avait duré que trois ans. La conduite frivole, les relations légères, les dépenses exagérées auxquelles se livrait son mari, avaient peu à peu écorcé la jeune femme, et l'avaient déterminée à se séparer de lui.

Cette séparation se fit amiablement, sans récrimination, sans tempête comme une chose prévue depuis longtemps.

Le cœur brisé, en proie à l'irréparable douleur que cause l'écrasement d'un rêve, Mme Parmé avait quitté cet homme qu'elle avait adoré, pour se retirer dans une villa des environs de Paris, et y vivre des restes d'une fortune passablement écorcée. Mais, tous les ans, en souvenir du jour où ils s'étaient connus (une soirée intime, suivie de bal, chez la comtesse de Varain), M. Parmé venait retrouver sa femme et passer la soirée de Noël en sa compagnie.

Pour rien au monde il n'eût négligé cet anniversaire.

Le soir de leur mariage, au seuil de la chambre nuptiale, Mme Parmé, par un de ces pressentiments qu'une intensité d'amour suffit à expliquer, lui avait

dit, dans un doux abandon: — Promettez-moi, Lucien, que si la fatalité venait à nous séparer, vous ne m'oublieriez jamais complètement.

Et, comme il se récriait sur l'impossibilité d'une semblable éventualité, elle continua, toujours sous l'empire de ce pressentiment qui lui traversait l'âme à la minute solennelle: — Vous viendrez me voir, en vieux ami, dans ma retraite, une fois l'an, la veille de Noël, par exemple, parce que c'est ce jour-là que la destinée nous a mis pour la première fois en présence.

En riant, Lucien, pour lui être agréable, avait fait le serment qu'elle lui demandait, et ce serment, depuis leur séparation qui remontait à une douzaine d'années, il ne l'avait jamais trahi.

II

Ce soir, M. Parmé s'est montré mélancolique.

Les années précédentes, il faisait presque tous les frais de la conversation. Son esprit léger, caustique et sa verve de causeur parisien s'étendaient sur mille sujets, sans jamais faire la moindre allusion au passé, ou

reviver un souvenir qui pût être douloureux au cœur de sa femme.

Aujourd'hui, une amère tristesse est peinte sur son visage; ses yeux semblent fixés dans le vide, à la poursuite de quelque rétrospection lointaine; sa pensée est étrangère à ses lèvres. Et, lorsque l'heure du départ approche, Mme Parmé, en lui servant le thé, ne peut s'empêcher de lui en faire la remarque.

— Vous paraissez souffrant? interroge-t-elle.

— Je ne souffre pas, répondit-il. Je m'ennuie simplement.

— C'est ennui à une cause?

— Il en a mille.

Il paraît hésiter sur l'explication à fournir, et allume machinalement un cigare; puis il se résout brusquement, parle avec une volubilité, une franchise extraordinaires.

— Avez-vous remarqué, chère amie, de ces vieux papillons qui voltent lourdement le soir autour d'un abat-jour, les ailes comme des loques de velours déchirées, frangées, brûlées par des contacts successifs à la flamme?

— Je suis un de ces papillons-là. La vie des salons, des cer-

cles, des spectacles, des tapis de jeu m'a usé jusqu'à la corde.

— Un accès de rhumatisme articulaire dont j'ai été atteint il y a quelques mois, m'a obligé de faire un retour sur moi-même, et j'ai été effrayé des rides de mon visage et de ma dégénérescence physique. Je ne suis plus qu'un de ces vieillards grotesques qui persistent dans le fard et la démarche cambrée, malgré des signes apparents de vieillesse.

— Regardez-moi, chère amie! Reconnaissez-vous en moi le Lucien de vos vingt ans? Les cheveux s'en vont en dépit de toutes les poudres et de tous les cosmétiques régénérateurs, le front s'est barré de cicatrices, la base du nez s'écrase, les joues se font flasques, la lèvre devient lippue, les traits s'effacent insensiblement, ma physionomie tout entière atteste que j'ai trop vécu.

— Et c'est le spectacle de cette pitoyable décadence qui m'ennuie, qui m'attriste, qui me jette le remords en l'âme, et me donne l'horreur et le dégoût de la vie.

— L'heure de la retraite a sonné pour moi, le ridicule commence à m'effleurer de son crayon caricatural; il me me reste plus qu'à établir le bilan de mon passé, et il est bien simple: une

jeunesse gâchée à souhait, une existence oisive, une vieillesse prématurée, et cinq cent mille francs laissés sur le tapis vert.

— Aujourd'hui, c'est la faillite morale, demain, ce sera la ruine!

Il vida sa tasse de thé, prit son pardessus, ses gants, sa canne et prit congé de Mme Parmé.

— Au revoir, chère amie, dit-il... ou plutôt adieu... car je crains bien qu'à Noël prochain je ne puisse vous rendre ma visite annuelle.

Elle le reconduisit jusqu'à la grille du jardin.

Quelques flocons de neige tombaient.

Il marchait le premier dans l'allée principale, les épaules voûtées, le pas lourd et traînant, de cette allure d'homme sur qui la fatigue pèse comme un manteau de plomb, et dont la conscience est broyée par l'étau intérieur du remords.

Oh! qu'il semblait lamentable et repentant, à regagner par ce soir de décembre, sous la nuit bifarde et la poussière blanche de la neige, ce Paris qu'il maudissait à présent, trou immense, abîme sans fond qui perçait là-bas l'obscurité d'un éclat de fournaise...

Il sortit du jardin, murmura un "adieu" furtif, et s'éloigna dans la nuit sans se retourner.

Dix secondes, Mme Parmé regarda fixer la silhouette, puis, l'élan de son âme l'emporta, réveilla en elle tous les ressorts de la pitié, et peut-être aussi les fibres d'un amour blessé, mais éternel.

— Lucien! appela-t-elle.

Il s'arrêta un instant, se croyant sous l'empire d'une hallucination, puis revint lentement auprès de Mme Parmé.

— Reste.

Tout son cœur se contracta en un sanglot; il prit la main de sa femme et la baisa pieusement; l'ultime repentir de sa vie se foudit, s'imprima en ce baiser, tandis qu'elle, maternelle et triomphante, des larmes pleines les yeux, l'entraînait vers la villa.

— Grand enfant! murmura-t-elle, ensemble nous effacerons les larmes et le souvenir des années perdues.

LES PYRAMIDES.

La population du Caire augmente tous les ans avec la prospérité commerciale de la ville et l'affluence des étrangers sans cesse plus nombreux qui viennent y passer l'hiver, loin des frimas d'Europe. De vastes hôtels, des villas, des maisons de rapport ont envahi peu à peu la plaine inoccupée qui s'étendait de l'Esbékiche au Nil. Et l'on verra bientôt s'élever une nouvelle ville de l'autre côté du fleuve. Le gouvernement égyptien a déjà accordé l'autorisation de bâtir dans cette partie du désert de Memphis qui touche au quartier d'Abbasieh. Un groupe d'Européens est maintenant en instance auprès du ministère des finances pour acheter les terrains qui s'étendent devant les pyramides de Ghizeh. Si le gouvernement fait droit à la demande de ces entrepreneurs, une ville tout entière va se construire au pied de ces monuments célèbres. Le Sphinx, qui depuis tant d'années surveillait l'immensité des sables, surprendra, à travers mille fenêtres, les secrets des maisons voisines, inquiétant, de son regard énigmatique, les gentlemen et les ladies. Du haut des pyramides, les quarante siècles s'étonneront de contempler un spectacle nouveau. Les amateurs de pittoresque, les poètes, les rêveurs qui goûtent la solitude doivent donc se hâter de visiter l'Égypte, pendant que les Pharaons, endormis sous les masses formidables de pierre, n'ont encore pour voisins que l'hôtel Mensa House et les élégants vont prendre le thé de quatre heures, et le Château Bar où se désaltèrent les cochers.

Un autographe de Napoléon Ier.

Dans son dernier numéro "l'Indépendance Roumaine" annonce que récemment à en lieu, à Berlin, chez Stargard, une vente importante d'autographes, parmi lesquels figurait une lettre de Napoléon Ier. Cette lettre, écrite en campagne et adressée à l'impératrice Joséphine, a atteint le prix de 3,137 fr. 50, à cause de son caractère, "nettement érotique". Sait-on si le texte en a été publié dans le catalogue, ou si la lettre est inédite?